

René Laporte
Hôtel de la solitude



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

- Attitudes*, poésie, éd. des Cahiers libres, 1925.
Vive la vie, poésie, éd. des Cahiers libres, 1926.
La Corde au cou, poésie, éd. des Cahiers libres, 1927.
Le Dîner chez Olga, roman, Grasset, 1927.
Le Guérisseur, roman, Grasset, 1928.
Joyce, roman, Calmann-Lévy, 1930.
Le Somnambule, poésie, éd. des Cahiers libres, 1932.
Alphabet de l'amour, poésie, GLM, 1935.
La Part du feu, roman, Denoël et Steele, 1935.
La Journée du 8 mars, poésie, GLM, 1936.
Les Chasses de novembre, roman, Denoël et Steele, 1936.
Ode à Monte-Carlo, poésie, Librairie Trentin, 1941.
Deux poèmes pour aujourd'hui, poésie, ARS, 1941.
Les Passagers d'Europe, roman, Gallimard, 1942.
L'An quarante, poésie, Sagittaire, 1943.
Le Cheval volant, roman, Julliard, 1943.
L'Ami des anges, roman, Laffont, 1943.
Circonstances, poésie, Comité national des écrivains, 1944.
Federigo, théâtre, Nagel, 1945.
Histoires du mauvais temps, nouvelles, Julliard, 1945.
Circonstances, nouveaux poèmes 1942-1944, Sagittaire, 1946.

*On trouvera à la fin du présent volume
la suite des œuvres du même auteur.*

René Laporte

Hôtel de la solitude

préface de
François Ouellet

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Hôtel de la solitude a paru pour la première fois en 1944
aux Éditions Littéraires (Monaco)/René Julliard (Paris).

Couverture: © Photo D.R./Fonds Les Cahiers libres/IMEC

© le dilettante, 2012

ISBN 978-2-84263-731-6

Préface

René Laporte a à peine quarante-huit ans quand il meurt accidentellement le 1^{er} mars 1954; renversé par une voiture, il décède des suites d'un traumatisme crânien dans la nuit, à l'hôpital Boucicaut, à Paris. Le héros du roman *La Part du feu*, vingt ans plus tôt, raillait : « Il paraît qu'on meurt jeune, dans ma famille. Dans la cinquantaine, en pleine activité. » Le romancier ne pensait pas si bien écrire. Deux mois avant sa disparition paraissait un recueil de *Poésie choisie* et, deux mois après, un ultime roman, *La Tête haute*, cinquième volume d'un cycle romanesque laissé inachevé. À la fin de la guerre, Laporte avait choisi de se consacrer entièrement à l'écriture de son œuvre. Animé par de multiples projets, fort d'une belle maturité d'écriture, il était devenu, avec Jean-Louis Curtis,

Jean-Jacques Gautier et Maurice Druon, un des écrivains phares des éditions Julliard, où parurent tous ses romans à partir de 1943 ; René Julliard, avec qui Laporte était très lié, allait par ailleurs connaître un immense succès avec la sortie, trois jours après la mort du romancier, du premier roman de Françoise Sagan, *Bonjour tristesse*.

Du vivant de Laporte, l'œuvre n'a assurément pas reçu l'attention qu'elle méritait. En songeant sans doute à *Poésie choisie*, Pierre Berger écrivait au lendemain du décès de l'écrivain, dans la revue *Carrefour* : « René Laporte est mort au moment où il allait peut-être cesser d'être un inconnu. Un fait divers est venu... La gloire est au bout. Et l'on éprouve quelque amertume de penser qu'il a fallu la rubrique des chiens écrasés pour donner à ce vrai poète ce qu'il méritait depuis longtemps. » La gloire ? Le mot est ridiculement excessif, même si deux ans plus tard, en 1956, des amis (Jean Cassou, Paul Gilson, Philippe Soupault, Georges Neveux, André Beucler, Claude Roy, Georges Ribemont-Dessaignes, Claude-André Puget et René Bertelé), animés par la volonté de garder

vive la mémoire de l'écrivain, fondent le prix René-Laporte, un prix de poésie qui sera attribué de 1957 à 1964. En réalité, pendant ces années, le poète est gardé artificiellement en vie. Quant au romancier, jamais réédité, il repose depuis bientôt soixante ans dans le charnier des recalés de l'histoire littéraire.

Né à Toulouse le 27 septembre 1905, René Laporte est issu d'une famille bourgeoise de magistrats et d'universitaires. Inscrit à la faculté de droit, ses études ont été, de son propre avis, médiocres. En 1931, il épouse la fille d'un riche industriel et quitte Toulouse pour s'installer à Paris, au 40 bis, rue Boissière (XVI^e).

Plutôt que de suivre la tendance familiale, Laporte s'oriente très tôt vers la littérature. À dix-huit ans, en mai 1924, il fonde *Les Cahiers libres*, une revue bimestrielle dite « artistique et littéraire », dont le siège est au domicile familial, 18, rue Lafayette, à Toulouse. Dès l'année suivante, la revue a aussi pignon sur rue à Paris, avenue de Malakoff (XVI^e). Son nom est au sommaire de presque tous les numéros, il y publie des poèmes et des comptes rendus de livres.

I

Dès le premier soir, la porte poussée, il était devenu citoyen d'un autre monde. Il y avait maintenant cinq jours qu'il habitait là et qu'il prenait le même incroyable plaisir à se sentir absent. Qui viendrait le chercher ici? Cette impression qu'il dépistait toutes les polices de l'univers, qu'il compliquait les enquêtes sentimentales de ses maîtresses, qu'il contrariait les perquisitions intéressées de ses amis, comme elle était agréable! Elle emplissait béatement le creux vaste de sa torpeur.

Non point que Jérôme Bourdaine eût quelque chose à cacher, ni à la vraie police, ni à celle-ci ou celle-là qui pouvaient avoir barre sur son cœur. Mais il lui plaisait d'infliger à sa légende un démenti, même secret. Légende qui, depuis quelques mois, le réputait bavard et joueur,

buveur et coureur, adepte de la vie considérée *malgré tout* comme une valse. En réalité, roulé dans cette marée de désœuvrement qui, au lendemain de l'armistice, fit dire à certains Français : acceptons le provisoire puisque c'est provisoire, il avait par hasard planté sa tente à Nice parmi des gens qui volontairement donnaient à leur présent le plus de ressemblance possible avec le passé, qui jouaient dans la capitale de leur exil la comédie de Paris, qui allaient au Casino – le Casino mille-pattes ou les autres, selon la classe et le snobisme – applaudir les seuls acteurs du Vaudeville ou de chez Dullin, les seuls Ballets russes raccommodés tant bien que mal, les seuls chefs d'orchestre oubliés ou prêtés par Padeloup, qui désignaient par leur nom les clients du Cintra-Vogade comme on désigne ceux du Fouquet's et qui, le reste du temps, couraient à la recherche du restaurant le plus fermé, qui découvraient une bouteille de whisky avec une fierté sauvage et triste de conquistador. Au milieu de tant de dérisions, le faible Jérôme essayait de trouver un rythme (plus humain, bien entendu) et il s'énervait parce que se désaxant comme ses camarades, il avait le désavantage d'être conscient. Plus tard,

on saura mieux combien d'énergies ont chaviré pendant ces longs mois d'attente sur lesquels le soleil de la Méditerranée et ses contre-jours pour carte postale, les fleurs élevées comme des jeunes filles selon les meilleurs principes, le souvenir des oranges confites, la politesse préservée des flâneurs et de quelques vieux cochers de fiacre, laissaient planer une dernière illusion, mais la plus douce, celle d'un monde survivant. Un soir, Jérôme Bourdaine éprouva comme une nausée de sa vie entre deux eaux, des conversations sur la roulette ou sur de lointains bombardements dont l'horreur ne percutait même pas dans le sourire des bavards. Au bar, près de lui, quelqu'un parla de cet hôtel : c'est un endroit à explorer ; difficile d'accès, pas encore repéré certainement, il doit réserver, par sa cave ou sa cuisine, d'intéressantes surprises. Le point de vue cuisine n'intéressait pas Jérôme. Mais il décida tout de même d'y aller voir. Je partirai dès demain. Partir, le mot – un bon vieux mot poétique qu'il n'avait pas prononcé depuis longtemps – le fit sourire. Il songea aux trains, treilles fuyantes qui traînent leurs grappes d'hommes, aux buffets de gares où s'entassaient des bagages perdus, où l'on vend des sandwiches

aussi dangereux que les champignons inconnus. Il faut avoir conscience que nous vivons dans un monde fermé, se disait-il. Ce qui nous traque le plus durement, ce sont d'abord nos désirs et nos souvenirs. Un monde à quatre dimensions, à quatre murs, sans élans et sans complaisances lyriques. Il n'y a plus de navires qui ralentissent au large des îles pour en faire sentir l'odeur aux passagers. Et tout à l'avenant, aucun élan, aucune complaisance. L'univers maintenant accroupi, à l'image de ces locomotives – une sorte de concile tragique et sans issue – que Jérôme, l'an dernier, a aperçues en gare de Béziers et qui, couchées en cercle près de leur garage, se regardaient silencieusement, cœur éteint, mortes comme des bêtes de pierre devant le perron d'un palais abandonné. Jérôme marchait le long de la mer. Des centaines d'êtres étaient assis, ou plutôt accroupis comme les locomotives. Autrefois, cette promenade illustre réchauffait seulement les derniers songes des vieillards. Et nous voilà tous comme des vieillards, même les plus jeunes malgré leurs muscles intacts et leurs visages pas encore attaqués, nous voilà tous immobiles, englués, paralysés, à peine bons à brouter, ruminer et

remâcher les pauvres herbes de nos mémoires. Jérôme sentait monter en lui une curieuse fièvre de gestes, l'envie de courir et, peut-être, de se taper la tête contre les murs, comme les prisonniers la première nuit de leur condamnation.

Le lendemain, il prit l'autocar. Celui qui grimpe, chenille malodorante et fumante, vers les contreforts de la Grande Corniche. Oubliant son angoisse de la veille, il s'amusa. S'amusa à son semble-voyage. Le car roulait déjà sur les hauteurs. On apercevait les paysages écrasés, comme d'un avion. En contrebas, le Cap Ferrat devenait la dernière aiguille du continent piquée dans l'immense nappe marine ; il traçait de longs ourlets d'écume, immobiles à cause de l'éloignement. Je m'en vais vers l'Afrique, rêvait Jérôme, et l'Afrique m'accueillera par le même cap et le même travail de couture. Son imagination se soutenait à force de comparaisons. Tel plateau, blanc et rasé comme un mouton après la tonte, s'appela le Tibet. Qui n'aimerait pas ce nom à consonance héroïque : Gauri Sankar ? Plus loin, Èze, perché comme un chat sur une cheminée, devint un burg d'Hugo, le village de retraite d'une Lorelei. Ainsi, de virage en virage, Jérôme, mi-sérieux, mi-ironique, s'offrait des

ersatz de dépaysement. Il eut l'impression de s'éveiller, ou d'arriver de très loin, quand un des bavards du car (tout le monde parlait depuis le départ, l'autobus nous ramène à la diligence, à Gaudissart) annonça : « La Turbie. »

La Turbie, c'était le but du voyage de Jérôme.

Dès qu'il se fut de quelques pas engagé dans le chemin qui, selon une pancarte, conduisait au point de vue – et pas plus loin – il éprouva comme un saisissement. Triste et quasi miraculeux, rose mais d'un rose déteint, sorti péniblement d'un sentier mal entretenu, d'une haie hirsute et cosaque de cactus, l'hôtel se présentait en oblique. Dans cette position incommode, il s'appliquait mal contre le ciel. L'œil n'était pas très sûr qu'il pût tenir longtemps debout. Mais ce n'était qu'une erreur d'optique. En façade, la bâtisse reprenait ses proportions. Malheureusement, cette façade, c'était l'abîme qui la contemplait, ou à la rigueur, à cinq cents mètres au-dessous du rocher, les promeneurs de Monte-Carlo, les joueurs qui, à la sortie du Casino, levaient les yeux vers le ciel pour remercier ou pour maudire. L'hôtel datait du début du siècle, de ces années où l'art mauresque, séduisant le bourgeois (tandis

que l'artiste se vouait au gothique) envahissait la Côte d'Azur. Le temps n'a pas encore eu tout à fait raison, surtout à Beaulieu, des ogives bariolées, des balcons fermés où les bougainvilliers grimpent comme des amants, des portes cloutées, des garnitures de mosaïque : tous ornements orientaux dont l'architecte de l'hôtel avait fait débauche. Un minaret complétait l'ensemble. (Pourquoi fallait-il qu'à sa base on pût lire encore, en lettres contournées et déjà délavées : *Afternoon-tea*?)

Jérôme s'arrêta. Ravi, gourmand, la lippe humide, il admirait la maison, il y reconnaissait une succursale de Monte-Carlo. Depuis son installation sur la Côte, il avait fait de fréquentes promenades dans la principauté. Il y fuyait Nice, les fantômes de Nice, heureux et décourageants à cause de leur bonheur même, l'ombre gênante de Jean Lorrain, ou celle plus discrète, mais gênante par sa discrétion même, de Marie Bashkirtseff. À Monte-Carlo, il cherchait d'autres explications du passé. Peut-être y apprendrait-il, par exemple, pourquoi tous les rentiers français avaient acheté des emprunts russes, pourquoi Paul Hervieu avait été tenu pour un grand écrivain. Autre chose l'attirait,

autre chose que le titre pourtant rare d'Altesse Sérénissime ou les rues émouvantes du Vieux Monaco. Il y appréciait les différences que cette ville d'artifices pouvait présenter avec les autres villes artificielles de la Côte, aimant qu'elle fût si délibérément consacrée à des puissances mortes, musée de la bourgeoisie à huit reflets et en même temps dernier asile en 1942 de cette passion individualiste, donc démodée, qu'est le jeu. (Les vrais, les grands joueurs vous diront que, pour eux, il n'est pas d'autre casino au monde.) L'hôtel de La Turbie semblait avoir poussé sur son roc comme un rejet de l'arbre Monte-Carlo. Jérôme n'avait pas tant espéré de son petit voyage : après le dépaysement dans l'espace, c'était le dépaysement dans le temps.

Il grimpa allégrement les cinq marches du perron (après combien de grands-ducs?), ouvrit la porte vitrée et se trouva dans le lieu le plus étrange et le plus enchanteur. Le plus sordide aussi, sous son apparence de luxe. Qu'on se souvienne du palais des mirages au musée Grévin, avec l'odeur de poussière en moins. Un hall, entièrement mauresque comme l'extérieur, occupait tout le rez-de-chaussée. Mauresques les plafonds et leurs caissons où des versets du

Coran étaient gravés, pour l'ébahissement fugitif des courtisanes. Mauresques les poufs et les sofas qui garnissaient les coins, sage avant-garde des cabinets particuliers dans lesquels il est entendu qu'on boira du champagne dans un soulier et qu'on se fera servir une femme nue en salade. Mauresques les dressoirs, objets insolites dans un hall et même le meuble-casse, à ce moment inoccupé. Anachroniques, quelques éventails chinois, une réclame Job genre Maxence ornaient les murs. Mais ce qui étonnait le plus, ce n'était pas cette turquerie désaffectée, ni les plaies ouvertes des tapis (après tout, les persans d'un million ont des cicatrices glorieuses), mais le nombre incroyable de chaises de rotin, de rocking-chairs qui garnissaient la salle, peints plus récemment que le reste en des jaunes et des roses de mal de mer. Sur le côté gauche, en longueur, et simplement séparée du hall par des baies ouvertes, on apercevait la salle à manger. Toutes les tables étaient prêtes : nappes immaculées, fleurs dans les vases. Un train entier de fêtards pouvait arriver.

Il y avait sur tout quelque chose de suspendu, une attente que Jérôme crut provisoire (il devait

se rendre compte bientôt que ce provisoire, c'était le plus durable du lieu), mais qui le gêna. Il appela. Et en attendant qu'on vînt, examina avec une attention digne de ses amis de bar les bouteilles qui garnissaient les dressoirs. On ne l'avait pas trompé. Il y avait de quoi boire – et du rare – du marasquin, du kummel toutes étoiles en alcool ; et même un flacon de boukha, pour la couleur locale sans doute. Sans compter trois marques différentes de gin, des madères qui n'avaient pas été fabriqués à Frontignan, des cognacs non débouchés dont Jérôme secoua légèrement la panse velue afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas factices. Peu lui importait de boire, son plaisir naissait de la découverte. Il pensait aussi à la tête que feraient ses amis de café, méprisables mais tout de même bons à humilier sur leur propre terrain, quand il leur raconterait tout cela. Après quelques minutes de ravissement muet, il appela encore, cette fois d'une voix d'opéra-comique, comme on crie : holà, l'aubergiste ! Alors, de derrière un paravent, à pas de pantoufles, étonné et méfiant, sortit un couple. Couple aussi étrange, en vérité, que le lieu sur lequel il devait régner. Un vieil homme et une vieille femme. Lui, avec un

menton bleu mais soigneusement rasé d'acteur vu par un caricaturiste, vêtu d'un pantalon qui lui zigzaguait sur les jambes, d'un veston d'alpaga, avançant cependant un jabot gonflé par un plastron immaculé, dont on imaginait qu'il venait de l'attacher, puisque les liens apparaissaient par-dessus le col. Elle, habillée en cosaque, fourrée aux poignets et aux poches, coiffée d'une toque de fourrure d'où s'échappait une chevelure d'un blond inquiétant, l'œil lourd et inquiet, les doigts mouvants et qui, trop maigres, semblaient vouloir constamment retenir les bagues qui leur échappaient.

– Vous désirez, Monsieur?

– Prendre pension.

Les deux vieillards échangèrent un regard plein d'embarras. C'est que... C'est que... La femme marmonna quelques mots sur le ravitaillement difficile, sur Monsieur le Maire qui ne comprenait rien à l'économie des palaces. Mais Jérôme insista avec tant d'autorité, tant d'insolence qu'on finit par l'accepter pour quelques jours. Comme à l'essai, en somme. On l'avait peut-être aperçu tandis qu'il examinait les bouteilles et on le prenait pour un policier. Je n'ai même pas la radio, avoua le

patron, Monsieur va s'ennuyer. Monsieur déclara aussitôt, sur un ton romantique, qu'il faisait justement une cure de silence, que le monde retentissait de trop de coups de hache, que tous les hommes étaient devenus bûcherons, qu'il lui convenait à merveille de se placer au-dessus du bruit.

– Exactement à quatre cent quatre-vingt-deux mètres du niveau de la mer, précisa le patron qui, repris par l'instinct de la publicité professionnelle, ajouta : J'ai eu autrefois un client comme Monsieur, il détestait le bruit.

Ce fut au tour de la femme d'intervenir, mais elle le fit en riant :

– Il faut dire que la femme de ce client était partie avec un Tzigane...

Le patron parut gêné d'une telle indiscretion ; sa moue signifiait que son épouse ne se corrigerait jamais, qu'il lui avait expliqué en vain pendant des années d'office et de vaisselle à faire que le premier devoir d'un maître d'hôtel, d'une camériste est le mutisme. Car ce vieillard était de la meilleure école. Selon lui, un serviteur (s'il avait connu l'adjectif, il eût précisé : un serviteur snob, car les bons serviteurs le sont plus que leurs maîtres) doit conserver son flegme

en toute circonstance – devant l’orgie, la bêtise des ivrognes, les coups de revolver dans les glaces, les intrusions de maris, les confidences d’amants qui s’ennuient, et même quand certains clients, bien rares par bonheur, exigent de boire froid le bourgogne rouge. Pour effacer une possible mauvaise impression, l’hôtelier proposa à Jérôme de le conduire à « ses appartements ».

La femme demanda :

– Quelle chambre donne-t-on ?

– Monsieur choisira, répondit le mari.

Puis il se tourna vers son client, sembla hésiter devant un aveu que son orgueil déconseillait :

– Monsieur comprendra quand Monsieur saura qu’on n’a personne depuis la catastrophe...

Jérôme pensa qu’il s’agissait de la guerre et il y alla de son petit sourire de commisération. Puis il se laissa conduire. On monta en cortège vers l’unique étage des chambres, par un escalier large et clair qui dévorait bien un quart de la bâtisse. Une fois dans le couloir feutré, silencieux, qu’éclairait en son bout une fenêtre ouverte sur des arbres, Jérôme éprouva un petit pincement au cœur. Car ce couloir ressemblait d’une façon extraordinaire (il n’y avait plus d’ogives mauresques, ni de garnitures de

mosaïque) à celui de la maison où il avait passé tant et tant de vacances durant ses jeunes années. Maison tendrement aimée, aujourd'hui vendue, effacée par force de l'univers Bourdaine, mais non du cœur de Jérôme. Il y avait été si libre et si heureux, décidant en été de ses vocations, tantôt celle de banquier avec les vieux journaux qu'on découpe en seize pour faire des billets de mille, tantôt celle de mendiant (comme ses parents avaient ri de sa détermination annoncée fort gravement) parce qu'on est toujours assis et qu'on reçoit *quand même* de l'argent. Le passé venait reprendre Jérôme au détour inattendu d'un lieu de passage. Lui qui vivait depuis trop de jours comme désamarré, ayant perdu son ancre... Il lui sembla que cette ressemblance était un signe bienheureux et il remercia le songe de le ramener si habilement à lui-même, ou à une réalité que son enfance, ce miracle perdu, ne réprouvait pas. Mais la voix du patron le retint sur le chemin de ses transports secrets.

– Si Monsieur veut voir les chambres ?

– Ce sera celle-là, fit Jérôme en ouvrant la porte qui se trouvait devant lui, celle de la première chambre.